

Jérôme Jamin, Professeur de Science politique à l'Université de Liège et Président des Territoires de la Mémoire

Populisme

Le populisme, c'est une notion particulièrement ambiguë, un mot qui en dit peut-être bien plus sur les intentions de l'accusateur que sur le profil de la personne visée, un mot qui n'aurait rien de scientifique, un concept qui serait synonyme d'injure et d'anathème.

« *Le populiste, c'est quelqu'un dont on dit qu'il est populiste* », voilà sans aucun doute la meilleure manière de définir le populisme si l'on s'en tient à son usage médiatique, un concept flou qui est utilisé pour qualifier quelqu'un ou quelque chose, et qui en général est connoté négativement. Oui et non. Au-delà de ce qui précède, à bien y regarder, il est possible de définir avec précision ce qui se trame derrière une rhétorique populiste, et surtout en quoi elle n'est en rien le synonyme spécifique de l'extrême droite.

Premier élément, le populisme n'est pas une idéologie au sens où il n'offre pas un discours sur le monde ni des indications précises sur le chemin que les militant·e·s et les sympathisant·e·s doivent suivre. Il n'a ni doctrine, ni héros, ni ouvrage de référence, ni valeur, ni histoire, ni théoricien. Mais en revanche, il renvoie bel et bien à une certaine vision simplifiée du monde et surtout à une manière de redistribuer et de reclasser les enjeux de société selon une grille de lecture spécifique. D'abord, ce concept renvoie à l'idée du « peuple », ou plus particulièrement à l'idée de l'appel au « peuple » comme source de légitimité dans le discours politique : « *le peuple pense que...* », « *le peuple ne veut pas de...* », « *le peuple n'acceptera pas ceci ou cela...* », « *aujourd'hui c'est le peuple qui rentre à la Maison-Blanche* » (Donald Trump lors de son discours d'intronisation), etc.

Il n'y pas de populisme sans une certaine image du peuple, et je ne parle pas d'idée mais d'image, car le populisme est moins affaire de doctrines ou de constructions intellectuelles que de symboles et d'images. On retiendra que dans les discours populistes, le peuple est surtout homogène, majoritaire et travailleur ! « Homogène » au sens où les divisions politiques sont une supercherie des partis politiques devenus des factions qui montent les gens les uns contre les autres. « Majoritaire » au sens où le nombre vaut vérité et légitimité et qu'à ce titre le peuple n'a jamais tort. « Travailleur » au sens où le populisme parle de celui qui a travaillé hier (le retraité), celui qui travaille aujourd'hui (ou qui cherche « activement » et « vraiment » du travail), et celui qui travaillera demain (les étudiant·e·s). Tous les autres sont des parasites qui profitent du système : ici ce sera les immigré·e·s, là-bas les artistes subsidié·e·s, ici les syndicalistes corrompu·e·s.

LES ENNEMIS DU PEUPLE

Si le populisme renvoie à l'idée du peuple, il le fait par opposition négative à ses ennemis réels ou imaginaires : les élites de Washington (chez Donald Trump, Ross Perot et Jesse Jackson) ou de Bruxelles (Matteo Salvini et Silvio Berlusconi, Marine Le Pen, Geert Wilders, etc.), les lobbyistes, les « médiocrates » (Jean-Luc Mélenchon), les hommes et femmes politiques « professionnel·le·s », les banquiers, les financiers et toutes celles et ceux qui paraissent loin du peuple et de ses préoccupations concrètes et quotidiennes.

Il n'y a pas de populisme sans une certaine image de l'élite (et ici aussi je ne parle pas d'idée mais d'image). Une image de l'élite qui doit être suffisamment floue pour pouvoir y caser facilement toutes sortes d'ennemis du peuple : les élites du pétrole pro-américaines de Nicolás Maduro aujourd'hui et de Hugo Chavez hier, les « juges rouges » de Silvio Berlusconi, les syndicats chez Arnold Schwarzenegger en Californie, les partis politiques soumis aux intérêts ou encore l'État PS qui contrôle

la Belgique selon la NVA¹ (Bart De Wever avant l'arrivée au pouvoir fédéral). Et en Wallonie ? Les « *intérêts particuliers, individuels ou organisés, fréquemment privilégiés* », entendez les fonctionnaires et les syndicats tels que dénoncés par le Manifeste du Parti populaire dans la version soutenue jadis conjointement par Mischaël Modrikamen et Rudy Aernoudt. Ou plus récemment dans les priorités de la Liste Destexhe.

Dans les discours populistes, l'élite est hétérogène, minoritaire et paresseuse ! Hétérogène au sens où ce n'est pas la tradition, la culture, la langue ou les valeurs qui rassemblent les élites, mais la cupidité et les intérêts financiers et stratégiques communs. Minoritaire au sens où l'élite ne devrait en aucun cas avoir la légitimité qu'elle prétend avoir car elle ne représente qu'elle-même et pas la majorité du peuple. Paresseuse au sens où l'élite ne produit rien et ne crée aucune valeur : l'élite financière spéculé, l'élite syndicale vit des cotisations de ses client·e·s, l'élite politique vit de son clientélisme, l'élite judiciaire ne tient que grâce aux nominations et au corporatisme.

Enfin, il n'y a pas de populisme sans un leader charismatique qui en appelle à la démocratie, parfois plus ou moins sincèrement, parfois pas du tout ! Et c'est bien là toute la difficulté. Il faut un chef, un être providentiel qui est issu du peuple et qui guide ce dernier dans sa lutte contre les élites corrompues, les médias « aux ordres » et les politicien·ne·s « professionnel·le·s » de mèche avec le monde de l'argent. Il peut éventuellement être devenu riche au fil du temps, mais au début de sa carrière il doit impérativement avoir connu les souffrances du peuple. Silvio Berlusconi rappelle souvent à qui veut bien l'entendre qu'il ne doit rien à personne et qu'il s'est fait « tout seul », en vendant, au début, des aspirateurs au porte-à-porte. Si Donald Trump a été aidé par son père, le premier rappelle que le dernier n'a jamais réussi à pénétrer Manhattan, un quartier de New York qui sera le point de départ de la carrière immobilière de l'actuel occupant de la Maison-Blanche.

LE RÈGNE DE L'IMMÉDIATÉTÉ

Plusieurs fils conducteurs caractérisent tout ce qui précède : d'abord la substitution du clivage « système / antisystème » au clivage « gauche / droite » ; ensuite l'appel du peuple au nom de la démocratie (sincère ou non, démagogique ou non) ; et enfin la capacité de ce type de discours à se greffer sur toutes sortes d'idéologies, de droite comme de gauche (communisme, socialisme, libéralisme, etc.). Car il est évident que le populisme en tant que rhétorique n'est ni de droite ni de gauche, il est une simplification et une redistribution des enjeux selon une grille de lecture particulière. Il n'est pas une idéologie mais secondairement, et ceci est tout aussi important, il se greffe sur des idéologies. Donald Trump est de droite, Jean-Luc Mélenchon est de gauche, mais au préalable, ils sont populistes dans leur simplification à outrance de la réalité sociale et politique en opposant un « *peuple homogène, travailleur et majoritaire* » à une élite « *minoritaire, hétérogène et corrompue* ».

Le populisme rejette les partis, les administrations, les grands médias, les syndicats, les lobbies, les partenaires sociaux (brefs les acteurs et institutions intermédiaires) en faveur d'une relation directe avec le peuple. À bien y regarder, l'appel à la démocratie du populisme révèle une volonté de supprimer dans le champ politique toutes formes de médiations entre la volonté du peuple d'une part, et la réalisation effective de cette dernière d'autre part. Cet appel affiche une volonté d'éclipser le temps et la politique, d'éclipser le temps nécessaire à l'élaboration d'une volonté collective, à la prise d'une décision appropriée et à la mise en œuvre de son application. Le populisme affiche une volonté d'éclipser l'écart temporel entre « volonté » et « réalisation de la volonté ». La rhétorique populiste simplifie les enjeux qui animent l'histoire et la politique, elle réduit les luttes sociales, les inégalités, la crise économique, l'insécurité, le chômage et bien d'autres thèmes politiques majeurs à une opposition tendue entre deux acteurs uniques prétendument homogènes : le peuple

¹ Sur le peuple flamand écrasé par les « Wallons paresseux et les élites de l'État PS », voir Jérôme Jamin, 2012, « The Producerist Narrative in Right-Wing Flanders » in REBEL E-book 12 : www.rethinkingbelgium.eu/rebel-initiative-files/ebooks/ebook-12/Jamin.pdf

et les élites. Le discours populiste offre une vision duale du combat social et politique et partant, réduit l'histoire politique à la lutte entre les élites d'une part et le peuple d'autre part.

Au final, le populisme fonctionne sur un registre mythique. Il rêve d'une démocratie directe idéale où la volonté populaire et son exécution effective se confondraient simultanément. Son message implicite est clair : « *Vous voulez, vous aurez. Tout de suite !* ». Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si les populistes marquent un intérêt pour le référendum, s'ils font l'éloge du modèle politique suisse, s'ils soutiennent le principe du « *recall* » qui permet dans certains pays (ou régions, notamment la Californie) de remettre en question l'investiture d'un·e élu·e si un nombre suffisant de citoyen·ne·s se mobilise dans ce sens. Ce n'est pas un hasard s'ils admirent les gouvernements et les pouvoirs locaux, les seuls selon eux à être capables de comprendre les problèmes et les aspirations du peuple.

La vraie nature du populisme, c'est sa volonté de supprimer le « temps politique » inhérent à la démocratie, aux médiations et à la négociation. L'intention peut parfois être bonne face aux dérives, à la corruption et aux influences, mais cela ne règle pas le problème de la méthode. Car la politique et singulièrement la démocratie, c'est souvent une question de temps et de durée, et c'est souvent long et indigeste.

Le journal de résistance[S]

Hors-série n°1, mai-juin 2019, 32 p.

L'Observatoire belge de l'extrême-droite a sorti son premier numéro sous format papier : Le journal de résistance[S] est une publication politico-militante indépendante réalisée par des journalistes et chercheur·euse·s (indépendant·e·s également) dans l'intention de combattre la montée de l'extrême droite, de plus en plus présente à travers le monde.



À travers une série d'articles fouillés, ce journal nous plonge dans l'actualité politique belge et internationale autour de thèmes variés qui ont un point commun : l'extrême droitisation (d'une partie) de la société.

Le parti pris militant de ce journal d'investigation n'enlève rien à la qualité des articles aux références clairement explicitées et dont la lecture reste néanmoins accessible. Ne cherchez pas les mots-croisés ou votre horoscope de la semaine, mais attendez-vous à voir vos connaissances sur l'extrême droite - et les multiples formes que celle-ci peut prendre - bousculées.

Au sommaire de ce numéro, une grande enquête sur la NVA, l'extrême droite en Flandre ou les actions antifascistes côté belge ; au niveau international, la situation en France, Birmanie, Israël et au Brésil. Sans oublier les dessins d'actualité et autres opinions bien senties.

Le parti est pris en tout cas et ce n'est pas celui de l'extrême droite !

► www.resistances.be

Photo : © RésistanceS.be - Bart Lemmens